



HAL
open science

**Coptos dans l'Antiquité tardive (fin IIIe-VIIe siècle) :
[catalogue de l'exposition], Lyon, Musée des beaux-arts,
3 février - 7 mai 2000**

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Coptos dans l'Antiquité tardive (fin IIIe-VIIe siècle) : [catalogue de l'exposition], Lyon, Musée des beaux-arts, 3 février - 7 mai 2000. Coptos, l'Égypte antique aux portes du désert, Réunion des musées nationaux; Musée des beaux-arts, pp.196-215, 2000, 2-7118-3797-1. hal-01596131

HAL Id: hal-01596131

<https://hal.science/hal-01596131v1>

Submitted on 27 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

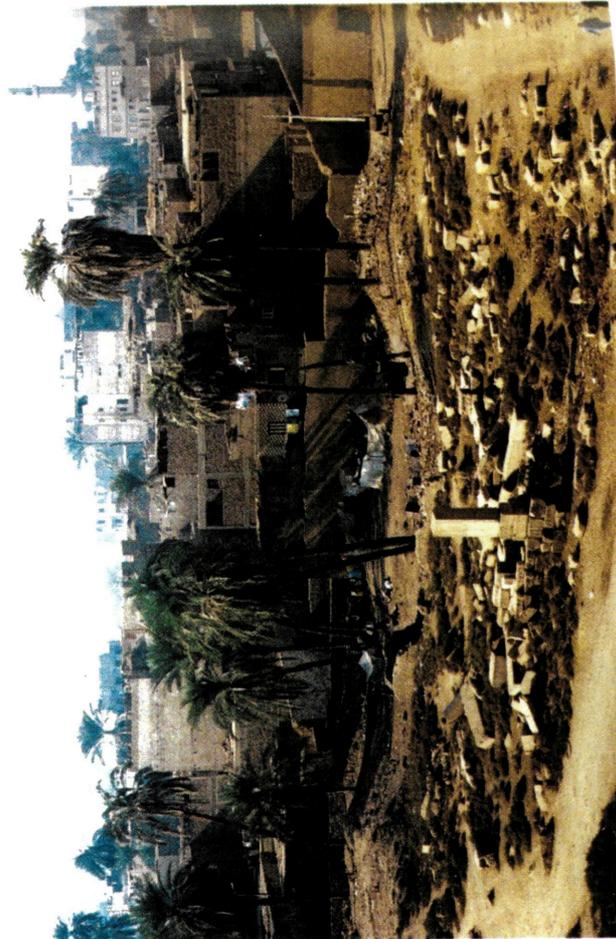
**Coptos dans l'Antiquité tardive
(fin III^e-VII^e siècle apr. J.-C.)**

Jean-Luc Fournet

À la fin du Haut Empire, Coptos est une cité importante : elle est non seulement la métropole du nome auquel elle donne son nom (ce qu'elle restera pendant tout le Bas Empire), mais la vitalité de sa vie économique et sa position stratégique sur les axes du commerce international assurent sa prospérité, protégée par une vaste organisation militaire couvrant le désert Oriental et dont elle est probablement le siège de décision. À partir de la fin du III^e siècle apr. J.-C., elle est nettement moins bien documentée : les textes papyrologiques et épigraphiques de langue grecque ou copte provenant de la cité ou y faisant allusion se font beaucoup plus rares tandis que les sources littéraires grecques et latines n'y font référence que de façon anecdotique. Cette raréfaction des données ne tient pas seulement à la défaveur archéologique qu'a connue le site ou à la malchance des *sebakhin* : elle doit plus fondamentalement s'expliquer par le déclin que connaît alors toute la Haute-Thébaïde (entre autres programmé par le pouvoir central pour des raisons religieuses et politiques) en même temps que par les vicissitudes historiques qui vont ébranler la cité à la fin du III^e siècle apr. J.-C. et la marqueront pendant tout le Bas Empire. Ajoutons à cela que la cité a pu pâtir d'une image négative, qui s'est principalement développée à l'époque impériale et que résume l'expression presque proverbiale « reléguer au-delà de Coptos » : elle apparaît comme la porte des régions d'exil ou de déportation de personnages indésirables¹. Pendant cette période, seule la littérature chrétienne de langue copte affirme haut et fort la notoriété de Coptos, dont la personnalité en tant que centre chrétien s'impose très nettement à partir de la fin du VI^e siècle.

fig. 56

Les Églises de l'ouest
Photographie Antoine Chéné, 1999



Les années tumultueuses : barbares et rébellions (250-298 apr. J.-C.)

Un mal endémique : les Blemmyes

Entre environ 250 et 280, Coptos, comme une grande partie de la Thébaïde, est confrontée au problème des tribus nomades en provenance de Nubie. La plus virulente, connue dans nos sources sous le nom de Blemmyes, profite du relâchement militaire romain du milieu du III^e siècle pour monter vers le nord et s'introduire en Thébaïde². Le péril blemmye, en portant préjudice au commerce transitant par Coptos et en mettant à mal le système de contrôle militaire des voies commerciales déployé par les Romains, a peut-être cristallisé les ressentiments des opposants à Rome et à Alexandrie. Une partie de la Thébaïde, en antagonisme avec le pouvoir romain, comme on va le voir, a en effet profité de ces incursions pour faire cause commune, au moins sporadiquement, avec les Barbares. On est même allé jusqu'à penser que les Palmyréniens ont envahi l'Égypte sous Aurélien, entre autres, pour s'assurer, par un accord avec les Blemmyes, le contrôle sur le commerce de Coptos, cité déjà noyautée par des armateurs et marchands du royaume de Palmyre, et mettre à mal la puissance commerciale alexandrine³. En tout cas, d'après Zosime (*Histoire Nouvelle*, I 71, 1), la cité de Ptolémaïs en Thébaïde fit alliance avec les Blemmyes et déclara la guerre à sa rivale Coptos. Celle-ci a dû se soumettre puisque l'*Histoire Auguste* (Probus, XVII, 3) nous apprend qu'en 279-280, Probus « arracha au joug barbare les villes de Coptos et de Ptolémaïs, qu'il ramena également sous la loi romaine ». Mais cette victoire n'eut d'effet que momentané : la fin du III^e siècle a été constamment marquée par les incursions nomades, qui fragilisèrent la vie économique de la région et désorganisèrent quelque peu l'administration impériale. Les conséquences sur Coptos ont en tout cas été désastreuses.

Une tradition régionale : la rébellion

Le loyalisme politique n'a jamais été le fort de Coptos. Elle avait déjà été le foyer d'une rébellion au pouvoir romain, tout fraîchement installé, matée par le préfet Cornelius Gallus (29 av. J.-C.). La crise du III^e siècle n'a fait qu'attiser en Thébaïde cet esprit de révolte, nourri d'un ressentiment atavique envers le pouvoir central et la Basse-Égypte. La dernière décennie du siècle vit, à Coptos, une succession de révoltes et de répressions par le pouvoir, dont la chronologie reste très embrouillée du fait de sources confuses, voire contradictoires.

Une première rébellion éclata au début des années 290, d'après les témoignages d'Eusèbe et de Jérôme⁴. Coptos y est associée à Busiris, ville mystérieuse en laquelle on a voulu voir Abydos ou, plus récemment, Borésis⁵.

Elle est violemment réprimée à une date que les modernes situent entre 291 et 293-294, par l'empereur en personne, qui pourrait être soit Dioclétien, soit Galère⁹. Coptos, nous dit-on, fut alors détruite.

À distinguer de cette révolte – encore qu'elle en soit peut-être une des conséquences –, une seconde révolte qui éclata un peu plus tard (297-298), menaçant plus gravement le pouvoir impérial en Égypte : elle fut menée par L. Domitius Domitianus et son *corrector* (une sorte de délégué), Aurelius Achilleus⁷. Elle partit très probablement, une fois encore, de Thébaïde. Un dossier de lettres sur papyrus écrites par un certain Paniskos, aujourd'hui à l'université du Michigan, nous présente Coptos comme très impliquée dans l'insurrection, dont elle fut peut-être un des foyers : Paniskos, dans une lettre qu'il envoie de cette cité à sa femme, conseille une fois de plus à son beau-frère Hermias de rallier le *corrector* Achilleus à Coptos⁸. La révolte s'étendit ensuite à toute l'Égypte. L. Domitius Domitianus se proclama empereur à Alexandrie. Pendant plus de six mois, l'Égypte tout entière ne fit plus partie de l'empire. Dioclétien en personne mit fin à la révolte, qui se termina par le siège d'Alexandrie (mars 298). Il en profita pour visiter la Haute-Égypte (été 298), voyage au cours duquel il a pu d'ailleurs s'arrêter à Coptos. Il est en tout cas fort probable que la répression de l'insurrection eut des conséquences fâcheuses sur Coptos, une fois de plus dans le mauvais camp. Nous ne savons cependant pas quelles furent les représailles.

Ces deux épisodes ont laissé des stigmates : Reinach pense avoir repéré les traces de destructions systématiques, en particulier dans le secteur du grand temple, qu'il met en rapport avec la première révolte⁹. Mais on doit manier les données archéologiques de cette fouille avec prudence. Plus sûr est le fait que, dans un papyrus datant de 300 et provenant de Panopolis, la cité est appelée « la ci-devant Coptos¹⁰ » : le pouvoir impérial aura-t-il voulu punir Coptos en la privant de son nom de toujours ? Cela ne dura pas longtemps puisque, dans d'autres documents du IV^e siècle, elle se nomme à nouveau Coptos. On serait en tout cas tenté de mettre cette forme de « *damnatio memoriae* toponymique » en rapport avec le changement de noms que connurent alors deux cités très proches : au nord, Kainé (Qéna) devient Maximianopolis tandis qu'au sud, Apollinopolis Parva (Qûs) devient Dioclétianopolis. Aura-t-on ainsi voulu récompenser deux villes loyalistes en leur donnant le nom des deux Augustes du moment ?

Ces années difficiles seront déterminantes pour l'histoire de Coptos au Bas Empire : la destruction de Coptos, même si elle ne fut sans doute pas totale, l'a affaibli matériellement et a dû éroder son prestige de vieille cité. Plus graves, les incursions répétées des Blemmyes portèrent un coup fatal au trafic transitant par Coptos et réduisirent donc considérablement son rôle commercial. Enfin, l'instabilité politique de Coptos, conjuguée à la menace blemmye, n'a pu que susciter la méfiance du pouvoir, qui essaya peut-être alors de promouvoir des cités voisines comme Qéna et surtout Qûs (la cité rivale qui détrônera Coptos à l'époque médiévale) et qui renforça, en la réorganisant, une présence militaire autant destinée à prévenir d'autres rébellions qu'à surveiller les mouvements des tribus nomades.

Une ville de garnison

La vocation militaire de Coptos est déjà ancienne. Rappelons que sous le Haut Empire, elle fut vraisemblablement le siège du préfet de Bérénice, officier militaire responsable de la sécurité d'une partie du désert Oriental, incluant les deux axes Coptos-Myos Hormos et Coptos-Bérénice¹¹. Sa situation et les événements de cette seconde moitié du III^e siècle apr. J.-C. rendaient à eux seuls nécessaires le renforcement de son rôle militaire ; celui-ci s'inscrivait cependant dans le cadre plus général des réformes de Dioclétien. On s'accorde à penser que les soulèvements de Coptos n'ont pas été étrangers à la réorganisation militaire de l'Égypte méridionale sous la Tétrarchie¹². Les multiples visites de Dioclétien, dont son séjour en Haute-Égypte en 298 apr. J.-C., lui permirent de jauger directement la situation. Outre la redéfinition de la frontière sud et la concession de la Dodécaschène aux nomades, il redéfinît la carte des sites militaires le long du Nil, revu à la hausse les effectifs et opéra une nouvelle répartition des unités.

Il est très probable que Coptos est alors fortifiée ou qu'en tout cas une forteresse y est bâtie. C'est en effet à partir de cette époque que la dénomination "Camp (castra) de Coptos" fait son apparition. Elle est attestée, en 300 apr. J.-C., par le papyrus de Panopolis déjà cité¹³, puis plus tard au IV^e siècle apr. J.-C., dans un papyrus d'Hermopolis¹⁴. Elle serait confirmée par l'archéologie : Reinach parle, au sujet des énormes massifs de briques situés dans ce qu'il appelle les Édifices du centre – encore aujourd'hui un des traits saillants du site –, d'« un vaste bastion avancé avec double courtine de briques retenant un tertre en terre rapportée, bastion construit sur les ruines des édifices de culte à l'époque où l'ancien péribole de *temenos* a dû reprendre l'aspect d'une enceinte de citadelle ». Et il ajoute : « Que cette époque est probablement celle de la mise en défense de Coptos après sa reprise par Dioclétien, c'est ce qu'a confirmé l'exploration dont ce bastion a été l'objet¹⁵ ». Ces travaux de fortifications s'inscrivirent dans un programme à grande échelle : c'est à cette époque qu'à Louqso, Éléphantine ou Philae – pour se limiter à la Haute-Égypte –, furent érigées des forteresses ou des fortifications.

L'augmentation des effectifs militaires (on a avancé les chiffres de 10 000 légionnaires et de 18 000 auxiliaires en Thébaïde¹⁶) alla de pair avec une fragmentation des unités visant à une répartition plus équilibrée. Notre documentation ne nous permet d'identifier celles occupant Coptos que de façon lacunaire. Le papyrus de Panopolis de 300 apr. J.-C. reste vague : il localise à Coptos des « archers montés », sans autre détermination, et des « soldats d'une vexillation de différentes légions orientales¹⁷ ». Une inscription de 316 trouvée à Coptos est plus précise : elle atteste la présence d'une vexillation de la *Legio III Gallica* et de la *Legio I Illyrica*¹⁸. La *Notitia*



cat. 173 Monnaie de 10 aurei

Époque romaine, règne de Dioclétien, 284-305 apr. J.-C.
Or ; 39 mm ; 6h ; 53,59 g
prov. : Alexandrie
bibl. : Dubois, 1837, 552 [et ex.] ; Cohen, 1986, 264, p. 441 ; Amandry, 1990, p. 948-951 [et ex.]
Paris, département des Monnaies, Médailles et Antiquités de la Bibliothèque nationale de France ; ancienne coll. J.-P. Mimaut ; acquis en 1837 [?]
inv. BnF, fds gén. 15

Dignitatum (sorte de manuel administratif de l'empire, dont la partie relative à l'Orient passe pour avoir été révisée peu après 395 apr. J.-C., Or. XXXI 18, 19, 26, 36) enregistre pour notre cité des détachements de la *Legio I Valentiniana* et des « archers montés indigènes » (*equites sagittarii indigenae*). La documentation se tait jusqu'à la fin du VI^e siècle – ou tout début du VII^e siècle – : un dossier d'*ostraca* d'Aphroditô (Moyenne-Égypte) atteste des livraisons répétées d'huile à des « bucellaires (soldats entretenus par les grands domaines) de Coptos¹⁹ » ; d'après l'éditeur, Coptos serait qu'un papyrus d'Edfou mentionne une « expédition de Coptos²⁰ » ; d'après l'éditeur, Coptos serait ici le point de départ d'une expédition lancée dans le désert Oriental, peut-être à la poursuite des nomades, Blemmyes ou Saracènes. Était-ce une des spécialités de Coptos que de servir de base expéditionnaire ? La documentation fait défaut pour permettre de l'affirmer. Mais la position de la ville et l'état d'insécurité du désert Oriental à cette époque incitent à le penser.

La vie économique : recentrage sur ses ressources

Une plate-forme commerciale en perte de vitesse

On peut imaginer que la "destruction" de Coptos et plus généralement les troubles politiques qu'elle connut dans la dernière décennie du III^e siècle ont porté un coup à son activité commerciale. Mais il y a d'autres raisons ; le tracé des routes commerciales va être redéfini : des deux principaux axes qui relient la mer Rouge à Coptos (Myos Hormos-Coptos et Bérénice-Coptos), le premier va subir une rapide désaffection. L'activité de cette route cesse presque entièrement au milieu du III^e siècle, et ce jusqu'à la période byzantine. Le matériel archéologique est inexistant pendant cette période²¹ ; la dernière inscription grecque sur la route date de 238²² ; quant aux sources littéraires (Solin du III^e siècle *l'itinéraire Antonin* rédigé entre la fin du III^e siècle et le milieu du IV^e siècle, le « *Cosmographe de Ravenne* » des années 670-700, mais dépendant de sources remontant au moins au V^e siècle), elles ne mentionnent que l'autre axe. Or celui-ci va à son tour périliter, cette fois-ci au profit d'une voie qui ne transite plus par Coptos. Dès le II^e siècle apr. J.-C., on relève en effet l'importance croissante du canal de Trajan et des ports situés dans les golfes de Suez et d'Aqaba (Clysma et Aelana), que l'insécurité grandissante du désert Oriental pendant le III^e siècle ne fera que renforcer. Malgré les efforts de Dioclétien et de ses successeurs, les routes Myos Hormos-Coptos et Bérénice-Coptos devinrent de plus en plus aléatoires. L'ala VIII *Palmyrenorum* eut beau stationner au IV^e siècle apr. J.-C. à Phoinikôn, actuelle Laqïta, étape majeure sur la route Myos Hormos-Coptos (voir la *Notitia Dignitatum*, Or. XXXI 49), on sait par Olympiodore qu'au V^e siècle, Phoinikôn est « depuis longtemps propriété des Barbares²³ ». Ce changement est entériné par la *Notitia Dignitatum*, d'après laquelle, au moins dès la fin du IV^e siècle apr. J.-C., la surveillance de l'armée s'est portée sur le canal de Trajan entre Babylone d'Égypte et le nord de la mer Rouge (cf. Or. XXVIII). En 524, parmi les 60 navires mouillant dans le port d'Adoulis, 20 viennent de Clysma, 15 d'Aelana, 7 de Iôtâbê, 2 de Bérénice et aucun de Myos Hormos²⁴. En 535, le roi nobade Silco aurait rejeté les Blemmyes dans le désert Oriental, ce qui semble avoir porté un coup fatal au trafic des ports de la mer Rouge – encore que les relations entre ces nomades et le pouvoir impérial n'aient pas toujours été conflictuelles comme en témoigne un passage du *Martyrium Arethae* dans lequel l'empereur Justinien menace le roi d'Éthiopie d'envoyer par Coptos et Bérénice un corps expéditionnaire de Blemmyes qui traverserait son pays pour aller faire la guerre au roi des Homérites²⁵.

Un terroir et un arrière-pays riches

Les ressources propres à Coptos et à son arrière-pays ont depuis toujours assuré sa prospérité et lui ont permis de faire face au recul de ses activités en matière de commerce international. En font partie, en premier lieu, les ressources minières de ce que les anciens Égyptiens appelaient la Montagne de Coptos, c'est-à-dire les zones du désert Oriental situées au niveau de la cité. C'est une des spécialités de la métropole qui a retenu l'attention des auteurs grecs et latins. Pline l'Ancien citait déjà la balanite, la batrachite, la cyitis et, bien sûr, les émeraudes qu'il dit être extraites « dans les environs de Coptos²⁶ ». Au VII^e siècle, le médecin Paul d'Égine parle du « *stimi* de Coptos » (sorte d'antimoine ou de galène) comme composant utilisé dans des médicaments²⁷. Il y a enfin et surtout l'or. Et de fait, c'est à l'époque byzantine que les ressources aurifères du Bir el-Fawakhir (à mi-chemin entre Coptos et la côte) connurent une nouvelle exploitation qui redonna à la route Coptos-Myos Hormos un regain d'activité. Les fouilles de l'Oriental Institute de l'université de Chicago ont en effet montré qu'un village de mineurs s'est implanté dans les wadis à l'ouest du site à partir du V^e siècle et qu'il connut au siècle suivant son extension maximale avec plus de 250 maisons (soit près d'un millier de résidents²⁸). Le site est encore occupé au VII^e siècle. Cette activité minière s'observe en outre dans plusieurs autres points du secteur (comme le wadi Nakheil) et pourrait correspondre aux besoins en or des ateliers monétaires impériaux de l'époque²⁹. Nul doute que ce regain d'activité ne se soit répercuté sur la ville même de Coptos. Serait-ce la raison pour laquelle la cité se serait vu conférer le nom de Justinianopolis (ville de Justinien), attesté par Georges de Chypre au VII^e siècle et dans un document copte du début du VIII^e siècle³⁰ ?

La cité et son terroir proche ont aussi leurs activités propres. Comme partout dans la Vallée du Nil et surtout dans cette région réputée fertile (encore de nos jours), c'est évidemment en premier lieu l'agriculture. Celle-ci a malgré tout à Coptos quelques traits spécifiques que livrent parcimonieusement les sources. Il semble par exemple qu'à Coptos, les jardins potagers et les vergers aient joué un rôle prépondérant. Sans faire intervenir le témoignage de deux inscriptions impériales où les jardins dont il est question sont, semble-t-il, de nature culturelle³¹, on relève dans les *Actes d'Amsâh* conservés par le *Synaxaire* la mention d'un jardin situé au nord de la ville appelé le Champ des femmes où travaille le saint protagoniste en compagnie de sa sœur Théodora³². C'est peut-être aussi de ces jardins qui ceignaient la cité et assuraient son approvisionnement en fruits et légumes que proviennent les « citrons, la grenade et les quelques légumes » que Kallinikos envoie à l'évêque Pisenithios réfugié dans un monastère thébain³³. La production maraîchère de Coptos est encore réputée au XII^e siècle d'après le témoignage d'Idrîs³⁴. Il semble d'ailleurs que, depuis l'Antiquité, toute la région entre Coptos et Thèbes ait joué un rôle important dans l'implantation d'espèces nouvelles³⁵.



cat. 174 Fragment de relief à l'oiseau

Vers le V^e siècle apr. J.-C.
Bas-relief en calcaire ; h. 36 ; l. 22 cm
bibl. : Reinach, 1913, p. 52-53, n° 8.
Lyon, musée des Beaux-Arts ; acquis au Caire en 1910
inv. E 501-1743

La sculpture couvre entièrement la face d'un bloc rectangulaire, évidé sur la gauche en arc de cercle. Il est aisé d'y reconnaître le fragment d'un couronnement de niche, dont l'art copte en ses débuts offre de nombreux exemples. Cette identification permet d'en comprendre le décor en dépit de son caractère lacunaire. La niche avait un sommet semi-circulaire, dont l'arc était souligné par une guirlande de petites feuilles groupées par trois. Si cette bordure semble s'ouvrir en éventail vers le haut (à l'endroit de la cassure), c'est que l'arc était brisé, son bord externe dessinant un zigzag. Entre le rampant de ce fronton et le bord vertical du bloc se développent cinq tiges enroulées et superposées. L'espace ménagé entre ces grosses et l'arc brisé est occupé par un oiseau, dont la position contorsionnée s'explique par le désir de combler le vide. Par la pensée, il faut restituer, à gauche, une sculpture symétrique et, au centre, les trois pointes du fronton segmenté. D'excellents parallèles nous sont fournis par les sculptures funéraires d'Ahnas el-Médineh, au Fayoum. Un lion ou un monstre marin y tient parfois la place de l'oiseau. Dans le fond des niches s'enlève un motif figuré. Il s'agit la plupart du temps de sujets tirés de la mythologie païenne mais ce modèle architectonique fut aussi utilisé dans des édifices chrétiens, où les niches sont nombreuses. Il est impossible de préciser à quel type de monument appartenait le fragment exposé.

D.B.



cat. 175 Chapiteau

Vers le ^{ve} siècle apr. J.-C.

Granit rose ; h. 63 ; L. 74 ; l. 62 ; d. 49 cm

bibl. : Reinach, 1910, p. 22-23, 26, pl. VI ; Reinach, 1913,

p. 7, n° 29 [avec erreur de renvoi à la p. 31, pour la p. 40]

Sur le contexte archéologique : Petrie, 1896, p. 25, pl. XXVI ;

Weill, 1911, p. 131-134.

lyon, musée des Beaux-Arts

inv. E 501-1814

La base de la corbeille est décorée d'une couronne de feuilles. Une seconde zone de feuilles, plus haute, entre lesquelles s'échappent des crosses, amorce le plan carré de l'abaque. Ce dernier présente un appendice axial. La forme évoque le chapiteau classique de l'ordre corinthien mais l'exécution est rude, sans fioritures, ni polissage. Ce type apparut en Égypte sous la domination romaine et supplanta les chapiteaux égyptiens dans l'architecture copte. La face supérieure conserve les traces d'un relief antique. Des prisonniers surmontent un car-touche crénelé nommant leurs villes, manière de représenter les cités soumises dans l'art pharaonique. Ce détail indique que le chapiteau a été retillé dans un bloc taillé employé dans une construction, qui, selon Reinach, remonterait à Thoutmôsis III. Il fut exhumé en dehors des sanctuaires pharaoniques, dans des ruines coptes dénommées Églises de l'ouest par les fouilleurs. Ils y mirent au jour de nombreuses colonnes monolithes en granit rose, avec chapiteaux de types dorique et corinthien, le tracé d'une abside et un imposant baptistère. Des piliers de Thoutmôsis III et des blocs d'un naos édifié par les derniers Ptolémées servaient de matériaux à ces nouvelles constructions. Petrie, qui fouilla le baptistère à la fin du siècle dernier, avait signalé des restes de chapiteaux corinthiens en calcaire, sans doute de la même veine que cet exemplaire de granit.

D.B.

Autre fleuron de l'agriculture de Coptos, la vigne. Elle est souvent mentionnée dans les textes : la vie de Barnabé, saint originaire d'une bourgade à l'est de Coptos, transmise par le *Synaxaire* copto-arabe, commence dans un milieu de vigneron et de pressoirs à vin³⁶. La correspondance de Pisenithios de Coptos y fait plusieurs fois allusion : une lettre est écrite par un vigneron ; une autre vante des « vins blancs de première cuvée » ; dans une troisième, Kallinikos demande à Pisenithios, absent de Coptos, de prendre des mesures pour éviter que « les vins ne se perdent³⁷ ». Si Coptos n'est pas la seule à s'adonner à la viticulture en Égypte, son vin a néanmoins une certaine réputation : Athénée de Naucratis (III^e siècle) le signale tout de suite après les vins de la région d'Alexandrie, en précisant que « le vin de la Thébaïde et surtout de la ville de Coptos est si léger, de passage si facile et de digestion si rapide que, même donné aux fiévreux, il ne leur fait pas de mal³⁸ ».

L'artisanat de Coptos a lui aussi quelques traits spécifiques. La production de textiles épais (*kassa*), bien attestée dans une série de reçus du II^e siècle³⁹, semble avoir été une spécialité de la cité, quoique la documentation du Bas Empire ne l'évoque plus explicitement. Athénée de Naucratis fait un sort tout particulier aux coupes à boire (*ekpōmata*) de Coptos que celle-ci exportait : on incor-porait à leur pâte des aromates avant de les cuire⁴⁰. Trois siècles plus tard, Jean Lydus signale une autre spécialité de Coptos, qui semble avoir été célèbre dans l'empire, mais dont la nature est obscure : le contexte paraît aller dans le sens d'une espèce de pâtisserie⁴¹. Un *ostrakon* thébain du III^e-IV^e siècle mentionne des plombiers (*molybdourgoi*) venant de Coptos, mais rien n'indique qu'il s'agisse là d'une originalité copte⁴². On peut en revanche affirmer que la cité était renommée pour ses verriers. Un papyrus du milieu du III^e siècle nous montre le conseil municipal d'une cité (probablement Panopolis) faisant appel à deux verriers de Coptos pour « travailler aux vitres (*luminaria*) de trois bains, celui du gymnase, celui du prétoire et celui situé près du comastère, ainsi qu'aux vitres d'autres édifices publics⁴³ ». L'activité des verriers de Coptos a été confirmée par les trouvailles archéologiques (cf. p. 220-221).

Lettres et culture grecques : Christodore de Coptos

La vie culturelle et intellectuelle de tradition grecque ne semble pas avoir été très développée à Coptos. Aucun papyrus littéraire grec (non chrétien) n'est là pour témoigner de la vivacité de la culture classique en ces lieux. Cela peut être dû au hasard des fouilles, mais les sources littéraires et historiques sont elles aussi silencieuses sur ce chapitre. La Haute-Égypte a pourtant joué un rôle moteur dans l'hellénisme protobyzantin et fut la patrie de nombreuses personnalités qui acquirent un renom à travers tout l'empire, particulièrement en matière de poésie. Coptos le ceda incontestablement dans ce domaine à d'autres cités comme Panopolis, Antinoopolis, Hermopolis ou Lycopolis. Elle contribua néanmoins à cette vague des poètes thébains qui marquèrent la poésie grecque impériale, en la personne de Christodore de Coptos, la seule personnalité copte qui connut une notoriété dépassant les frontières de la province.

L'encyclopédie byzantine *La Souda* nous apprend que ce poète épique, originaire de Coptos, fut le fils d'un certain Paniskos (nom typique de Coptos) et que sa période de production date du règne d'Anastase (491-518 apr. J.-C.). Elle cite ensuite quelques-unes de ses œuvres : des *Isaurika* (décrivant la campagne menée par Anastase contre les Isauriens), divers *Patria* (sortes de récits des origines) consacrés à Constantinople, Thessalonique, Naclié (en Basse-Égypte), Milet, Tralles, Aphrodisias, et une *Description des statues du Zeuxippe*. On connaît en outre, d'après une scolie à l'*Illiade* II, 461, trois vers tirés de ses *Lydiaka* et, d'après Jean Lydus (*De mag.* III, 26), un vers extrait d'un panégyrique intitulé *Sur les disciples de Proclus*. De toute cette œuvre n'ont survécu, excepté les deux citations, que deux épigrammes (*Anthologie grecque*, VII, 697-698) et la *Description des statues du Zeuxippe* (616 vers conservés par le livre II de l'*Anthologie grecque* et décrivant une à une 80 statues antiques décorant des thermes situés près de Sainte-Sophie).

On ne sait presque rien du personnage ni de sa carrière. Comme maints poètes de cette période, il a été itinérant, se mettant au service du plus offrant : ainsi s'expliquent les divers *Patria* qu'il composa, correspondant aux villes où il dut séjourner et dont on lui demanda de célébrer les origines. Sa dernière résidence a pu être Constantinople : c'était le siège de l'empereur dont beaucoup d'écrivains essayaient de s'attirer les faveurs et d'obtenir un poste officiel. C'est ce qu'il dut faire avec ses *Isaurika*.

Quant à son œuvre, elle est typique des poètes protobyzantins, particulièrement d'origine égyptienne : elle s'exprime dans le vieux mètre homérique ; elle est de circonstance, tout en se fondant dans le moule rigide de la rhétorique grecque inculquée à l'école (ainsi l'éloge et la description font partie des exercices scolaires entraînant à l'éloquence). Il n'y a rien de très copite là-dedans, mais tout y est caractéristique de la Thébaïde littéraire du Bas Empire.

On serait en peine de citer une autre figure intellectuelle copite. En fait, c'est dans le domaine chrétien que Coptos s'est fait un nom.



fig. 57

Les Églises de l'ouest
Photographie Reinach et Weill, 1910

cat. 176 Stèle funéraire

VII^e-VIII^e siècles apr. J.-C.

Bas-relief et gravure en calcaire ; h. 57 ; l. 41 ; ép. 7,5 cm
bibl. : Reinach, 1913, n° 13, p. 53 et p. 52 (4) ; fig. 18 ;
Fayolle, 1958, n° 13, p. 75 ; Badawy, 1978, p. 211 et
fig. 3, 196.

Lyon, musée des Beaux-Arts ; acquis au Caire
par Reinach et Weill en 1910
inv. E 501-1721

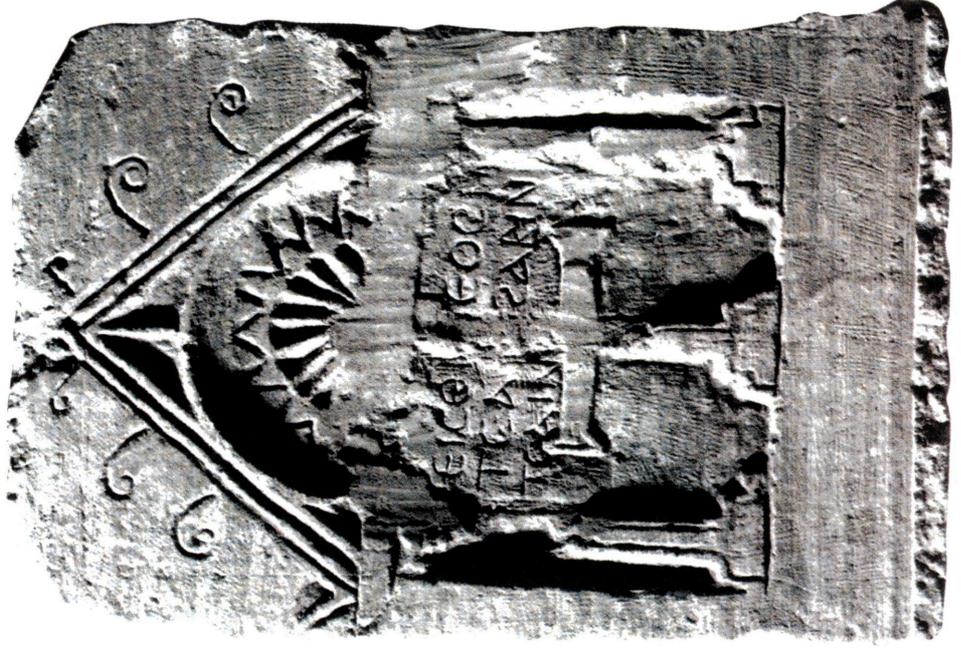
Stèle exceptionnelle en raison de la présence d'un décor sur chaque face. La dalle quadrangulaire offre sur l'une des faces une représentation architecturale constituée de deux colonnes à chapiteau palmiforme soutenant un linteau orné d'un rang de denticules. Audessus est placé un fronton cintré renfermant une coquille ; l'arcade est ornée de deux rangs de chevrons interrompus au centre par un fleuron. Sous le linteau est suspendue une lampe en forme de calice au-dessous de laquelle se tient une gazelle. L'idée de la lumière spirituelle est évoquée ici par la représentation de la lampe qui répand sa clarté sur la gazelle, symbole de l'éveil spirituel en raison de sa vue particulièrement perçante. Sur l'autre face, deux colonnes soutenant un linteau ont été, semble-t-il, intentionnellement martelées. Elles supportent un fronton triangulaire à acrotères et motifs de postes sur les rampants ; à l'intérieur est inscrit un fronton cintré occupé par une coquille circonscrite d'un rang de denticules. La coquille, qui orne fréquemment les frontons, est un motif païen qui se maintient dans le christianisme pour représenter le Christ, qui fut comparé à une perle. Sous le linteau, est posée une croix dont la branche supérieure est endommagée. De chaque côté, a été gravée une inscription en copie, dont on peut, avec quelques réserves, proposer la traduction suivante : « Dieu (est) Un ! Tso, (originaire de) Habîn, la guérisseuse ». Il est difficile de déterminer s'il s'agit d'un rare exemple de stèle biface ou s'il s'agit d'un remploi. Les deux décors n'ont, en effet, pas un style assez distinct pour déterminer une antériorité de l'un sur l'autre.

M.-H.R.



Un centre majeur du christianisme égyptien

Suivant une évolution propre à tout l'Empire, Coptos devint majoritairement chrétienne dans le courant du IV^e siècle. Ce ne fut pas toujours sans heurts comme on peut en juger d'après les raids musclés orchestrés par Shénouté, supérieur du Couvent blanc (V^e siècle), dont l'un eut pour cible les statues païennes de Coptos⁴⁴. Mais, déjà au concile de Nicée (325 apr. J.-C.), Coptos était représentée par son évêque, Arianos. Elle fit plus que suivre le mouvement : elle s'affirma, à la veille de l'invasion arabe (642 apr. J.-C.), comme un centre prépondérant du christianisme non seulement thébain, mais plus largement égyptien.





cat. 177 Stèle funéraire de Joseph

V^e/VI^e siècles apr. J.-C.
Bas-relief et gravure en calcaire ; h. 53,5 ; l. 26,5 ; ép. 3,5 cm
bibl. : Reinach, 1913, p. 54, n° 14 ; fig. 18 ; Fayolle, 1958, n° 14, p. 75

Lyon, musée des Beaux-Arts ; acquis au Caire par Reinach et Weill en 1910
inv. E 501-1720

La dalle rectangulaire offre un large bandeau d'encadrement qui limite la zone décorée. Le personnage orant est traité en aplat et de façon tout à fait géométrique et très stylisée. D'autres exemplaires de ce type de stèle indiquent qu'il a drapé autour de la tête un châle dont les deux extrémités retombent sous les coudes. À sa droite, est posé un objet qui doit être un candélabre constitué d'un fût sur lequel repose une lampe allumée ; ce luminaire apparaît couramment près des orants, parfois de chaque côté du personnage, pour évoquer la lumière spirituelle. La coiffure mord sur le cadre supérieur, occupé par l'építaphe, qui se déroule sur cinq lignes soigneusement gravées : « Dieu [est] Un ! La paix [soit] à ce lieu saint ! Ham [de] Joseph s'est reposé le 10 [du mois de] Phamenôth ». Le mot Ham est attesté comme prénom, sans doute ici pour préciser le second prénom, Joseph. La qualité de l'inscription, qui imite la composition d'un texte manuscrit, contraste avec la rudesse de la représentation ; l'építaphe prime manifestement sur la figure de l'orant, devenue un poncif sans cesse répété sur les stèles patennes puis chrétiennes.
M.-H.R.

cat. 178 Piédroit ou pilastre

Vers le VI^e siècle apr. J.-C. ou, si l'association avec l'arcade du musée du Louvre est exacte, un peu plus tard, au début de la domination islamique, d'après le style des palmettes du musée du Louvre.

Bas-relief en calcaire ; h. 77 ; l. 20,3 ; ép. 10 cm

bibl. : Reinach, 1910, p. 27 ; Reinach, 1913, p. 52

[avec erreur sur le lieu de conservation, présenté comme le Louvre]. Lyon, musée des Beaux-Arts ; acquis au Caire en 1910
inv. E 501-1717

Une face du bloc rectangulaire est entièrement couverte par une sculpture en méplat, du plus pur style copte. D'un vase librement interprété du canthare grec, s'échappe une treille dont les vrilles forment un rinceau. Ses enroulements sont remplis par des feuilles et des grappes de raisin, dont deux oiseaux picorent les grains. Le rinceau habité est un thème récurrent dans l'art de l'Antiquité tardive et les tissus coptes en offrent de très beaux exemples. Une frise d'Oxyrhynche, en Moyenne-Egypte, est traitée à l'identique de la sculpture lyonnaise (musée Allard-Pierson, inv. APM 7814 ; Amsterdam, 1998-1999, n° 87). La position du canthare indique le sens vertical du bloc. Reinach l'associe à des « chapiteaux corinthiens » et à un « cintre d'une porte », proposés par un antiquaire du Caire comme provenant de Coptos. La trace des chapiteaux est aujourd'hui perdue mais le cintre est conservé au musée du Louvre (inv. E 11221). Il s'agit de quatre claveaux dont la jonction semble avoir été forcée, en l'absence de la clef de voûte. Leur surface est tapissée de pampres, traités dans le même style que le piédroit lyonnais, quoique d'un dessin légèrement différent. Cependant l'arcade est aussi agrémentée d'une moule ornée d'un rinceau de palmettes, d'un intrados sculpté d'une grecque et de deux personnages en haut-relief. Il n'est donc pas certain que cet ensemble soit cohérent et, en l'absence d'évidence archéologique, il semble bien imprudent de vouloir reconstituer un encadrement de porte (ou de niche).
D.B.

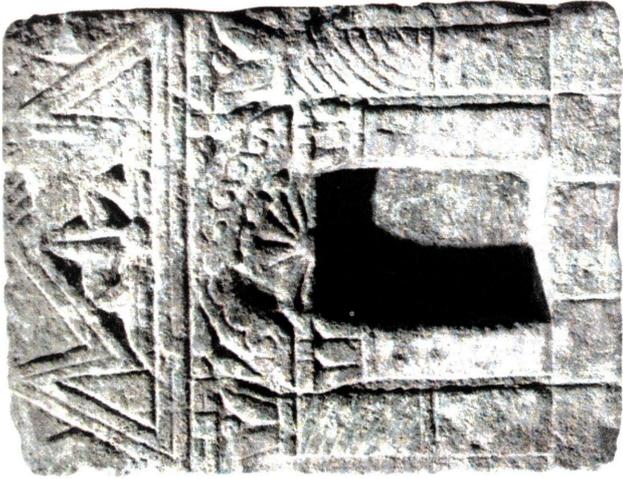


cat. 179 Claveau d'archivolte

IV^e-V^e siècles apr. J.-C.
Bas-relief et relief en méplat en calcaire ; h. 45 ; l. 20,5 ;
ép. 16 cm
bibl. : Reinach, 1913, p. 52 ; Rutschowskaya, 1998,
p. 291-292, fig. 10.
Paris, musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes ;
acquis au Caire par Reinach et Weill en 1910 ;
donné au musée du Louvre en 1911
inv. E 17083



Claveau de droite d'une archivolte, la partie inférieure est occupée par un couple se tenant par la main. L'homme, nu, portant une chlamyde rejetée sur les épaules, fait un mouvement de marche vers la gauche ; la femme, vêtue d'une longue tunique, paraît de face, immobile, le bras gauche relevé vers son visage. Ces personnages, traités en fort relief, sont très endommagés (les visages, les mains et les pieds semblent avoir été martelés). En revanche, le décor nilotique qui les surmonte est en méplat : parmi des fleurs de lotus roses, un oiseau est perché sur un saurien ; on devine un poisson à l'extrémité du claveau ; la voursure, taillée en biseau, est ornée d'un rang de coeurs emboîtés, bordé de perles. Le British Museum (inv. 1539) et le musée copte du Caire (inv. 8002) possèdent chacun un fragment de claveau dont l'iconographie et le style permettent de penser qu'ils appartiennent au même ensemble : au milieu du décor nilotique, l'un présente une néréïde chevauchant un dauphin, l'autre un pêcheur accroupi dans une barque. Le couple se tenant par la main pourrait représenter Orphée ramenant des Enfers son épouse Eurydice, qui avait été piquée par un serpent. Le sculpteur aurait illustré l'instant où Orphée, malgré l'interdiction divine, se retourne vers Eurydice qui disparaîtra à jamais dans le monde des morts. Les divinités des eaux, le Nil et les sujets aquatiques font partie du répertoire funéraire le plus usité, que l'on retrouve dans les décors de conques provenant de chapelles funéraires à Ahnas et-Médineh, Oxyrhynche ou Alexandrie. Le mythe d'Orphée et d'Eurydice viendrait donc renforcer ce caractère funéraire, confirmé par Reinach qui indiquait qu'une nécropole copte avait dû être pillée dans les environs de Coptos avant les fouilles officielles. Un thème mythologique n'implique pas forcément une attribution païenne ; la figure d'Orphée, entre autres, fut largement reprise par les chrétiens, et elle fut en particulier assimilée au Christ en tant que figure symbolique du Dieu fait homme attirant les âmes au son de sa voix.
M.-H.R.



cat. 180 Stèle funéraire

VI-VII^e siècles apr. J.-C.
Bas-relief et gravure en calcaire ; h. 42 ; l. 32 ; ép. 11 cm
bibl. : Reinach, 1913, p. 50-51, n° 16 et fig. 18 ; Badawy, 1978, p. 211 et fig. 3.191.
Lyon, musée des Beaux-Arts ; achat à Coptos en 1910-1911
inv. E 501-1719

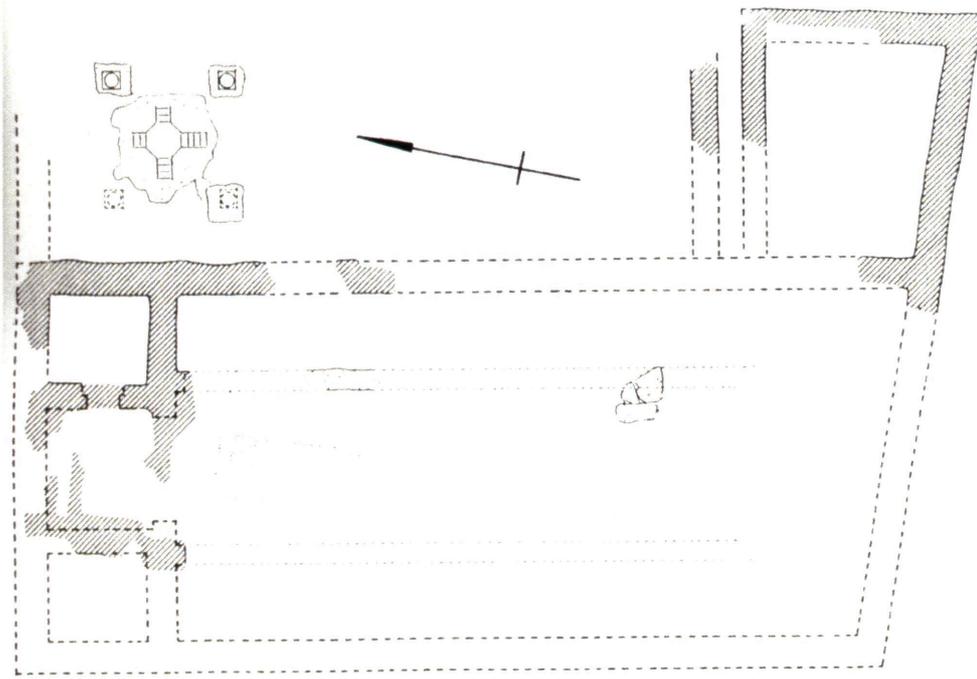
Dalle quadrangulaire présentant une façade d'édicule : deux colonnes partiellement torsadées, à chapiteau palmiforme, supportent un fronton brisé dont le centre est marqué par une palmette. Entre ces colonnes, une arcade cintrée, ornée d'une rangée de postes, repose sur deux colonnettes à chapiteau également palmiforme ; le fronton est occupé par une coquille et surmonte une niche rectangulaire dépourvue de toute ornementation. La stèle copie le motif architectural est manifestement inspirée des stèles funéraires païennes et des représentations dans les tombes alexandrines de portes fermées évoquant les portes de l'enfer. Les sarcophages dits de "type asiatique" diffusèrent également dans tout l'empire romain le motif de la porte enrichi d'une multitude de détails ornementaux (frontons à acrotères, frises, coquilles, colonnes torsées). La présence d'une ouverture transparent la pierre ou sous la forme d'une niche indique la persistance d'un usage bien égyptien lié au culte des morts. Cependant, la coutume d'allumer des lampes dans une niche sur la tombe, évoquant ainsi la lumière spirituelle, remonte à l'Antiquité et perdure en Égypte aussi bien chez les chrétiens que chez les musulmans. La croyance en la survie de l'âme aspirant au repos dans le jardin paradisiaque conduisit à considérer la stèle comme une évocation de la porte du paradis conçue à l'imitation d'une façade d'église dont l'accès peut être occupé par la croix, des animaux allégoriques, ou même l'âme du défunt sous l'aspect de l'orant. Bien que cette stèle ne présente aucun signe chrétien, sa similitude avec d'autres exemplaires

Organisation et topographie religieuses

Coptos est siège épiscopal au moins depuis 325. Elle est même une des cités d'Égypte dont les fastes épiscopaux, quoique fort lacunaires, sont les mieux connus grâce aux sources littéraires et documentaires : le premier évêque attesté est, nous l'avons dit, Arianos (325) ; lui succèdent Theodoros (325-347), puis Psenosiris (347) ; toujours au IV^e siècle, Apa Patope ; Phoibammôn siège au concile d'Éphèse (431), Sabinos au concile de Chalcedoine (451) ; l'évêque suivant dont le ministère soit précisément daté est Pisenithios (607-632), auquel succéda, directement ou indirectement, Apa Moïse ; on connaît encore, vers 700, Komès, sans compter divers autres dont l'épiscopat n'est pas datable (Apa Mênas, Vicentius, Theophilos, Timotheos)⁴⁵. On sait en outre que l'évêque de Coptos a pu bénéficier d'une autorité débordant les frontières de son diocèse. Ainsi, une lettre sur papyrus adressée à l'évêque Pisenithios nous apprend que celui-ci intervenait dans des affaires concernant le diocèse de Qûs, quoique ce dernier disposât d'un évêque⁴⁶. L'autorité de Coptos pouvait s'étendre très loin, jusqu'au sud de la côte de la mer Rouge, comme le montre une notice du *Synaxaire* (22 Kihak), consacrée à Barnabé, évêque des églises d'Aydhâb (Bérénice) : « Cette ville est située sur le rivage de la mer d'el-Qolzom dans les territoires des Barbares connus sous le nom d'el-Bedja. Nos pères ont acquis ce diocèse depuis le commencement pour que les marchands et les marins qui voyagent sur la mer Rouge puissent participer à aux sacrements. Sa demeure était à Coptos dans une petite église où il priait et entendait la messe ainsi que les prêtres peu nombreux qui étaient avec lui. Il envoyait à tour de rôle un prêtre et un diacre à 'Aydhâb, car cette ville était éloignée de plus de 13 étapes dans le Désert habité par les Barbares⁴⁷ ». Le possessif ("nos pères") cache très probablement, dans cette partie du *Synaxaire*, un narrateur d'origine copte. Ainsi, le diocèse de Bérénice dépendait de l'évêque de Coptos, encore qu'il était officiellement dirigé par un évêque propre, mais dont la résidence à Coptos montre toute la dépendance qui était la sienne envers son collègue copte.

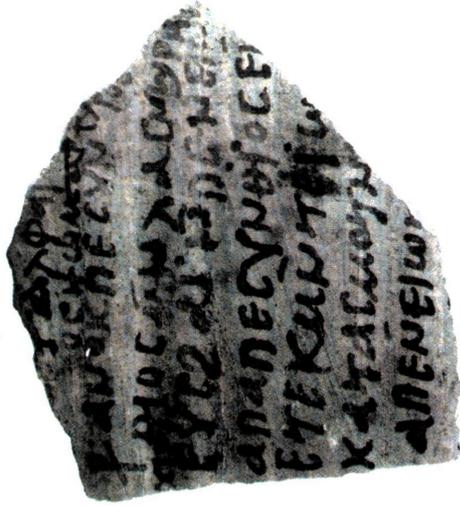
Les sources littéraires et, à un moindre égard, les sources documentaires ont livré les noms d'un certain nombre d'édifices religieux sis à Coptos ou dans ses environs⁴⁸. Dans la cité même, on connaît deux églises, celles de Pierre l'Ancien et d'Onnaphrios. Abou Sâlih, au Moyen Âge, cite aussi deux églises de la Vierge et une église de Sévère. Dans le diocèse, on recense le monastère d'Apa Pachôme et celui d'Apa Collouthos. Abou Sâlih ajoute les monastères de la Vierge, de saint Antoine, de saint Shénouté, un couvent de moniales consacré à saint Georges, deux monastères de Théodore et un monastère de Victor. C'est finalement assez peu par rapport à d'autres régions d'Égypte : mais nos lacunes sont immenses du fait d'une documentation papyrologique et épigraphique étique pour cette cité.

Les fouilles archéologiques de Pettie et de Reinach n'ont permis d'identifier qu'un seul édifice chrétien, mais de grandes proportions : il s'agit d'une basilique et de son baptistère, situés à l'ouest du temple (d'où le nom d'Églises de l'ouest que lui donnèrent Weill et Reinach, fig. 33). On doit à Grossmann la dernière description de cet ensemble (cf. plan) : « contrairement à la tradition, la basilique est orientée vers le nord-ouest au lieu du nord-est, la largeur de la nef étant de 9,5 m. Le sanctuaire est constitué de trois pièces rectangulaires. Du fait, apparemment, de l'absence d'abside, l'édifice n'a pas été identifié par Reinach comme étant une église. La pièce principale au centre, qui remplace l'abside, était en connexion avec la pièce latérale à l'est grâce à une large ouverture dans le mur. Devant l'entrée de cette pièce principale, on a retrouvé sous le sol une crypte construite en briques



cuites.

Le baptistère était aménagé en annexe sur le côté oriental de la basilique. Il contenait un bassin d'une extraordinaire largeur avec des marches y descendant sur ses quatre côtés – une rareté en Égypte. En outre, il était entouré d'un ciborium massif, supporté par quatre larges colonnes de granit octogonales, dont l'axe fait 7 m. L'église fut construite en grande partie avec des matériaux de remploi provenant de temples païens démolis. En conséquence, elle remonte au plus tôt au V^e siècle. À en juger d'après les chapiteaux du ciborium, le baptistère fut en fait bâti au VI^e siècle. Des restes d'un petit bâtiment, quelque peu plus ancien, furent mis au jour sous la partie occidentale de la basilique. Il semble être orienté vers le nord, mais seule son abside subsiste⁴⁹. Aucun texte trouvé *in situ* n'a permis d'identifier cette basilique. En tout cas, les dimensions de l'édifice et la qualité des sculptures recueillies sur son site sont les signes indiscutables de son importance. S'agirait-il de l'église catholique (église épiscopale) de Coptos ? Ce serait alors dans cette église qu'aurait officié la grande célébrité du christianisme copte, l'évêque Pisenthios.



cat. 181 Document en copte sahidique adressé à un *apa* Pisenithios, par deux frères, Pisenithios et Las
Vers le VII^e siècle apr. J.-C.
Tesson en terre cuite beige-orangé ; fragment d'une amphore ou d'une jarre ? ; 10,3 x 8,5 cm
Prov. : région thébaine
Paris, musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes ; acquis de M. Chester en 1882
inv. E 7526

Des tessons en terre cuite ou en calcaire, les ostraca, fournissaient un support bon marché qui pouvait remplacer le papyrus pour des messages, des quittances, etc. Cet ostracon comporte sur la surface extérieure les restes de neuf lignes d'une écriture peu élégante ; seul le début du texte a été conservé. Il s'agit d'une déclaration ou d'une requête écrite, de la part de Pisenithios et de Las (peut-être une forme brève de Lazaros), les fils de Kiris. Pisenithios (ou Pesynthios, env. 569-632), évêque de Coptos à la veille de la conquête arabe, écrivain populaire, saint des églises copte et éthiopienne, compte parmi les personnalités marquantes de son époque. Comme les numéros suivants, la lettre présentée ici a appartenu à ses archives, dont une large partie est conservée au musée du Louvre. Sa teneur nous reste inconnue. Seules des formules d'usage en tête de lettres ont été conservées. Les auteurs saluent le destinataire, Pisenithios, qui appartenait au clergé, comme le prouve l'épithète employée (*apa* : titre dérivé de l'araméen pour père, notre père ou Votre Paternité). En fin du document, dans la partie qui fait défaut actuellement, un certain nombre de personnes devaient porter témoignage. Par manque de place, l'un des témoins, un certain Alphaïos, a dû ajouter son nom en marge, au-dessus du texte principal (l. 1-2). Bien que le destinataire de cette déclaration s'appelle Pisenithios et qu'il soit un ecclésiastique, il n'y a pas moyen de savoir s'il s'agit de l'évêque de Coptos. À l'époque, Pisenithios était un nom populaire dans la région thébaine, comme le montre le texte de cet ostracon. J.v.d.V.

Pisenithios de Coptos

La notoriété de ce personnage, intégré au sanctoral copte, a suscité une abondante littérature hagiographique qui compense quelque peu le relatif silence de notre documentation archéologique⁵⁰. En plus de ces textes littéraires, nous avons la chance rare de disposer de ses archives sur papyrus et ostraca retrouvées dans la région thébaine et maintenant dispersées entre plusieurs collections (un premier ensemble trouvé clandestinement au XIX^e siècle et actuellement en grande partie au Louvre, un autre exhumé en 1912 lors des fouilles au monastère d'Épiphane par le Metropolitan Museum of Art)⁵¹ : il s'agit pour la plupart de lettres envoyées à Pisenithios, témoignage direct et non déformé par des visées hagiographiques de l'existence et des préoccupations du Pisenithios historique.

Né en 569 à Psamér, village du nome Hermonthite, d'une famille aisée, il rentra très jeune dans les ordres monastiques, d'abord au monastère de saint Phoibammôn (à Djémé), puis au monastère de Tsentî (ou Gebel el-Asäs) que Doresse a récemment identifié avec le Deir el-Gizâz, anciennement monastère de Phel ou d'Apa Samuel, à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Qûs, sur l'autre rive (carte)⁵². À l'écart de ces communautés, il s'adonnait à la vie anachorétique. Ses prouesses ascétiques, son don de prophétie et son éloquence de prédicateur attirèrent sur lui l'attention du patriarche Damien, qui le consacra évêque de Coptos probablement en 598. Mais la dignité épiscopale parut peser à Pisenithios qui préférait l'obscurité et les rigueurs de la condition d'ermite. Il semble d'après un passage de sa biographie copte⁵³ qu'il retourna au monastère de Tsentî où il installa le siège de son évêché, encore que d'autres épisodes le montrent accomplissant son ministère à Coptos. Toujours est-il qu'en 619, à la nouvelle de l'invasion perse, il mit en ordre l'évêché, distribua aux pauvres les biens qui s'y trouvaient, et partit pour la montagne de Djémé (Thèbes ouest), où il alla rejoindre la communauté monastique d'Épiphane. C'est de là que dorénavant il gèrera les affaires de son diocèse, répondant aux missives qu'on lui envoie de Coptos. C'est peut-être là qu'il mourut en juillet 632. Il fut enterré près du monastère de Tsentî, qui fut pendant toute sa vie un de ses lieux de prédilection. À la ruine de ce couvent, ses reliques durent être transportées dans un monastère situé à 6 km au sud-est, à la lisière des terres cultivées et qui porte toujours son nom (carte).



À la lecture de sa correspondance, on a peine à comprendre la notoriété que connut dès son vivant Pisenhios ! On l'y voit répondre à mille sollicitations touchant la vie matérielle et sociale de ses fidèles, s'occuper d'affaires domestiques, régler maintes querelles, arbitrer des délits de droit commun et intervenir très fréquemment dans des affaires de mœurs (adultère, réputation, viol, non virginité avant le mariage). Rien que de très banal pour un évêque de l'époque. Mais les sources littéraires sont là, qui nous présentent la face glorieuse du saint. C'est d'abord un champion du monachisme, principalement érémitique, auquel il se consacra dès son enfance et, malgré ses fonctions ecclésiastiques, s'adonna jusqu'à son dernier jour : les récits de sa vie abondent en performances ascétiques miraculeuses. Il est, en outre, doué du don de voyance et de prophétie comme en témoignent maintes anecdotes truffant ses biographies ainsi que les épithètes *pneumatikos* ou *pneumatikophoros* qu'il porte dans sa correspondance ou dans les *Diptyques*⁵⁴. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on lui attribua plus tard une lettre pastorale (conservée en arabe) où il prédit l'invasion des Arabes et leurs persécutions contre l'Église d'Égypte⁵⁵. C'est enfin un prédicateur de talent, dont l'éloquence a été rapprochée de celle du grand Shénouté : il était « doux de parole et doté d'un beau langage ; quand il parlait, personne ne voulait qu'il cessât », nous dit le *Synaxaire*⁵⁶. Ses biographies nous conservent quelques exemples de ses discours⁵⁷ ; une de ses œuvres nous est même parvenue intégralement en copte : un éloge de saint Onnophtios, qui sert de prétexte à Pisenhios pour admonester ses fidèles et leur rappeler les règles de la morale et de la bienséance⁵⁸. Signalons d'ailleurs que Pisenhios passe pour un homme de grande culture : il connaissait par cœur les *Psaumes*, les *Prophètes mineurs*, l'*Évangile de Jean* ; il passait son temps à méditer *Jérémie* et *Ézéchiël* ; il est souvent question dans sa correspondance de livres, qu'il essaie de se procurer ou de faire recopier⁵⁹ ; il possède une bibliothèque, qu'il légua à sa mort à son disciple Moïse⁶⁰. Quoique son hagiographie en fasse une figure stéréotypée de l'ascétisme égyptien, Pisenhios connut très vite une immense notoriété et devint une des personnalités les plus importantes de l'Église copte, ce dont témoignent la prolifique transmission copto-arabe de ses biographies, sa place dans le *Synaxaire*, le *Calendrier* et les *Diptyques*, sa commémoration sur des lampes du IX^e siècle apr. J.-C.⁶¹ et l'existence de monastères portant aujourd'hui encore son nom. Mais son importance tient surtout à la vitalité qu'acquiert avec lui le christianisme copte. De ce point de vue là, on peut dire que Pisenhios a fait école.

cat. 182 Lettre en copte sahidique adressée à Pisenhios, évêque de Coptos, de la part de Kallinikos

Début du VII^e siècle apr. J.-C. probablement

Papyrus : 9 x 32,5 cm

prov : région thébaine

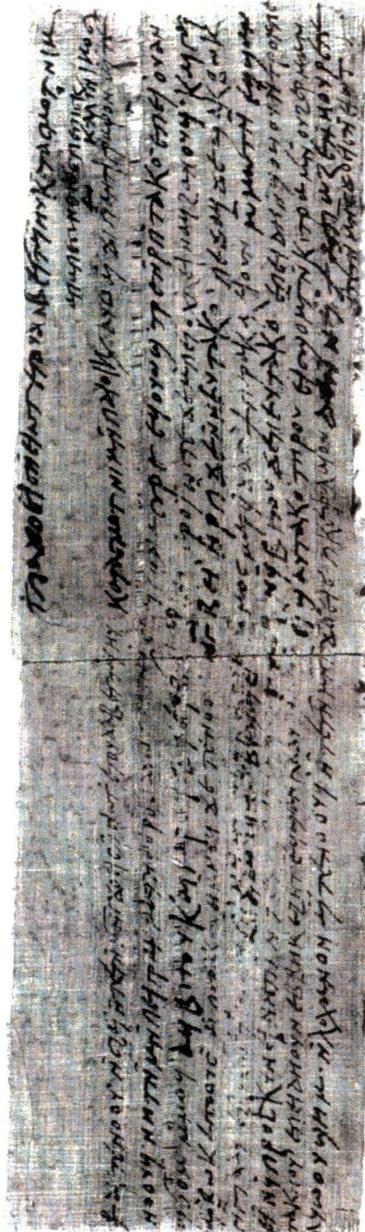
bibl : Revillout 1900, n° 21, p. 156-157

Paris, musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes ; acquis au XIX^e siècle inv. R 78 (RE 21)

Cette feuille oblongue de papyrus, inscrite d'un seul côté, comporte douze lignes de texte. Complet, sauf pour quelques parties de texte effacées, le papyrus a été plié en plusieurs directions de façon à rendre visible l'adresse, écrite en tête de la moitié droite. Bonne écriture professionnelle, malgré quelques irrégularités probablement dues à la qualité de la plume.

L'auteur, Kallinikos, se plaint de l'obstination d'un certain « intendat ». Celui-ci tarde à faire transporter un lot de vin qui, de ce fait, risque de s'abîmer. Kallinikos raconte ses pourparlers, restés vains. Puis, il insiste auprès de l'évêque pour que ce dernier intervienne afin que l'autre ne laisse pas le vin s'altérer sur place. En fin de lettre, Kallinikos annonce qu'il vient d'envoyer à Pisenhios, « trois citrons, une grenade et un peu de légumes ». Les données du texte ne permettent pas de préciser la nature des rapports entre Kallinikos et l'évêque. Il se peut, pourtant, qu'il y ait eu entre eux des liens de patronage épiscopal.

J.v.d.V.



cat. 183 Lettre en copte sahidique adressé à Pisenithios, évêque de Coptos, par (s)es serviteurs

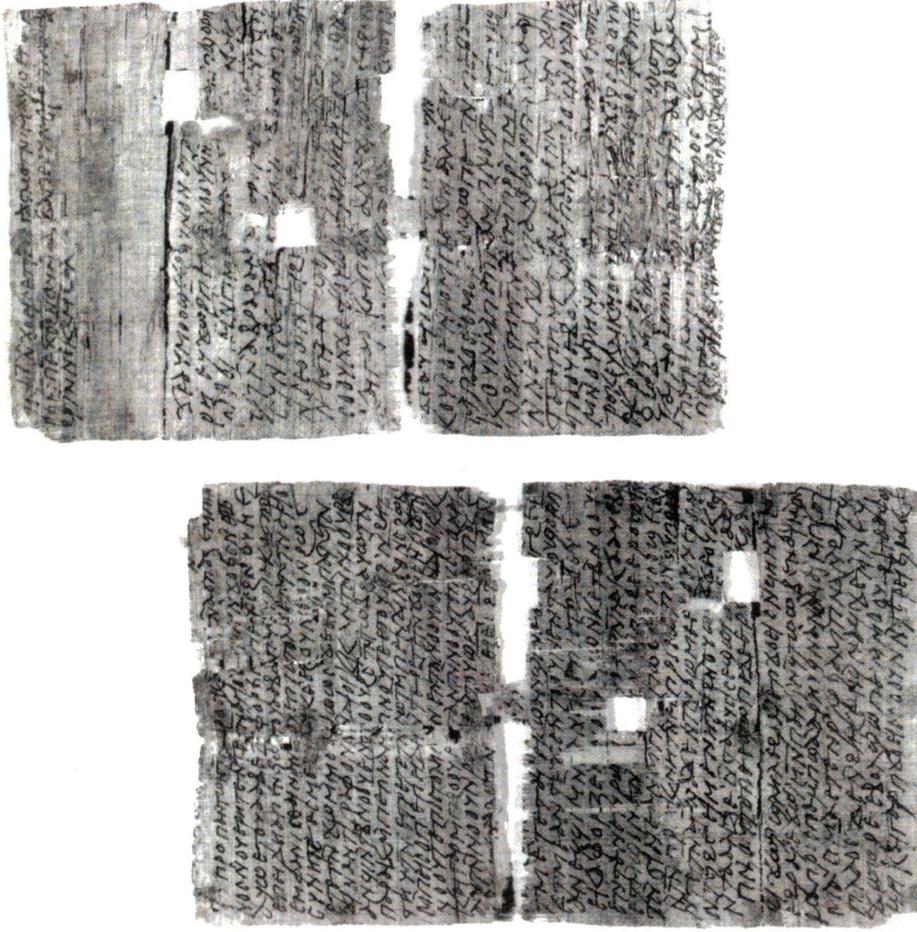
Début du VII^e siècle apr. J.-C. probablement

Papyrus ; 28 x 17,5 cm

prov. : région thébaine

bibl. : Revillout, 1900, n° 3, p. 136-138.

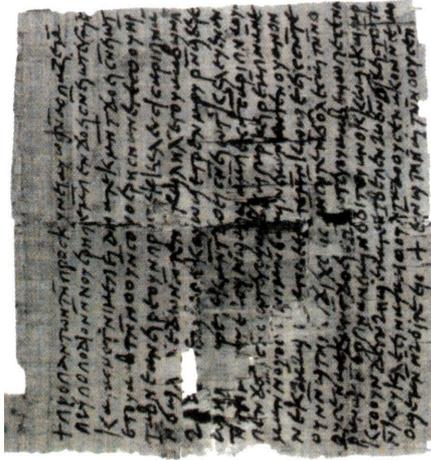
Paris, musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes ; acquis au XIX^e siècle inv. R 99 (RE 3)



Feuille de papyrus inscrite des deux côtés, le recto devait comporter 37 lignes de texte et le verso, 30 lignes. L'adresse en tête du verso (l. 1-3) est séparée du corps du texte par un blanc. L'ensemble est complet, sauf quelques lacunes qui entament le texte (perte de plusieurs lignes). Belle écriture professionnelle, la même main se retrouve ailleurs dans les archives de Pisenithios. Les auteurs de la lettre, nommés de façon imprécise « les serviteurs », devaient être bien connus du destinataire. En effet, il ressort du texte que la lettre fait suite à une correspondance antérieure et ne représente qu'un épisode dans un conflit de plus de cinq ans. Ce conflit oppose les auteurs à un autre non identifié, mais qu'il faut, peut-être, mettre en rapport avec une communauté (un monastère, sans doute), mentionnée au ro., l. 9. Il y a lieu de supposer que les événements auxquels la lettre se réfère se sont déroulés à Chenhour, bourgade connue, à quelque 20 km au sud de Coptos, à une date non encore déterminée de l'épiscopat de Pisenithios. Bien que les auteurs soient désignés comme « les serviteurs », un long passage à la première personne du singulier montre qu'il y a eu un auteur principal, sans doute un homme assez considérable. Malgré les formules de politesse habituelles, le ton du discours est libre, ce qui suppose un certain degré d'égalité entre destinataire et expéditeurs. La nature précise du conflit auquel se rapporte la lettre nous échappe, mais il est question de saisies de bétail de la part des deux parties.

De toute évidence, Pisenithios avait cherché à négocier un accord impliquant l'intervention de certains « intendants ». Dans une lettre qui précède la présente, l'évêque accuse nos auteurs d'avoir forcé les événements en effectuant préalablement une saisie de bétail. En réponse, ils tentent de réfuter cette accusation. Ils ne nient pas le fait, mais d'après eux, auraient été devancés par l'autre partie. Celle-ci aurait été la première à capturer du bétail, au cours d'une razzia nocturne. Sur plusieurs registres, les auteurs de la lettre cherchent à influencer sur la disposition de Pisenithios à leur égard : ils protestent de leur innocence et de leurs bonnes intentions, lui rappellent le sort des pauvres, qui seraient les vraies victimes des hostilités, et finissent par se montrer mécontents eux-mêmes des efforts, jugés peu efficaces et trop lents, que l'évêque a faits pour établir « une paix solide ». Il semble, vers la fin de la lettre, qu'ils aient réussi à inverser les rôles : Pisenithios lui-même serait responsable de la prolongation du conflit. Cette longue épître, habilement composée, prête à l'évêque un rôle important, sinon crucial, dans l'arrangement d'un conflit local, mais évidemment sérieux. Faute d'offrir des renseignements complets et précis, elle ne permet pas de reconstituer de façon certaine une « ténébreuse affaire » où, à ce qu'il semble, Pisenithios s'est heurté, tout au moins momentanément, aux limites de son autorité.

J. v. d. V.



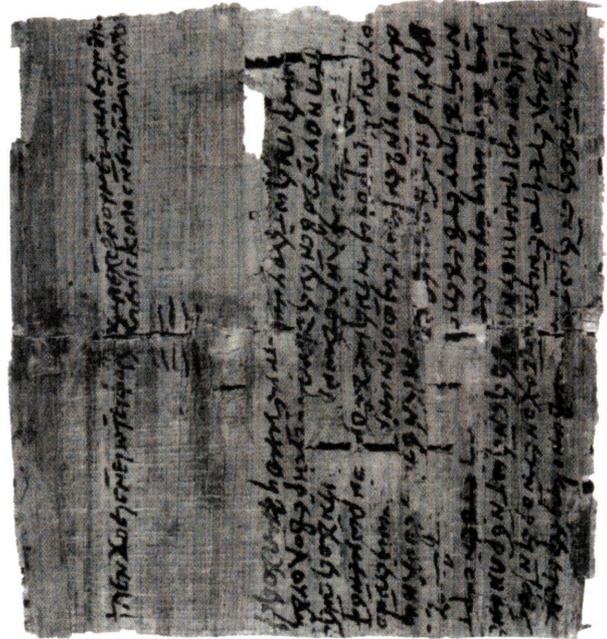
cat. 184 Lettre en copte sahidique adressée à Pisenithios, évêque de Coptos, de la part de deux religieuses (♀), Tcheere et Kôche

Début du VIII^e siècle apr. J.-C. probablement
 Papyrus : 16,5 x 18 cm
 prov. : région thébaine.
 bibl. : Revillout, 1900, n° 28, p. 164-165.
 Paris, musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes ;
 acquis au XIX^e siècle
 inv. R. 79 (RE 28)

Feuille de papyrus, inscrite des deux côtés, dont le recto comporte 18 lignes de texte et le verso, 13 lignes. L'ensemble est complet, sauf pour quelques trous qui entament le texte. L'adresse en tête du verso (l. 1-3), est séparée du corps du texte par des traits horizontaux et par un blanc. Le texte du verso est écrit en sens inverse par rapport à l'adresse. Écriture adroite et rapide (plusieurs ligatures) ; d'une main unique, donc écrite par un scribe. La lettre vient de deux femmes, désignées comme les « très humbles serviteurs » de l'évêque. D'après le corps du texte, elles s'appellent Tcheere et Kôche. Son contenu est intéressé : sans plusieurs rapports. Elle nous fournit un bon exemple de patronage épiscopal et, en même temps, nous fait connaître un atelier de couture. Les deux auteurs confectionnement des vêtements et sont, selon toute probabilité, des religieuses. Elles appartiennent en tout cas à la clientèle de Pisenithios, qui leur sert de patron. Elles lui envoient des vêtements de leur fabrication afin que l'évêque leur trouve des acheteurs. Dans cette lettre, elles accusent réception d'une certaine quantité de blé (l. 3-7), peut-être leur salaire. Il est ensuite question de « jeunes filles » qu'elles vont abriter ou engager pour un certain temps, si Pisenithios le désire (l. 7-9). La suite de la lettre est occupée par l'énumération de leur production récente et, surtout, par des plaintes et par des demandes. Kôche a expédié, à l'adresse de l'évêque, deux tuniques à manches, deux manteaux et deux capuches. Tcheere dit avoir envoyé cinq pièces, soit quatre tuniques de clerc (♀) et une de laïc. Elle se plaint d'avoir des difficultés [de comptabilité sans doute] à cause de la laine qu'elle a reçue. Toutes les deux se montrent anxieuses de savoir si l'évêque serait à même de leur trouver des clients. Vers la fin de la lettre, les deux femmes parlent des « persécutions en cours », mais il est difficile de juger si elles se réfèrent à l'un ou à l'autre des grands troubles de l'époque (la politique religieuse d'Héraclios, l'occupation perse) ou, tout simplement, aux harcèlements de leurs créanciers.

Un foyer littéraire chrétien

Coptos devint, autour de la personnalité de son illustre évêque, un centre de production hagiographique. Celui-ci avait laissé une œuvre dont il ne reste plus que l'Éloge de saint Onnaphrios. Ses disciples prirent la relève : Apa Moïse, son successeur immédiat à l'évêché de Coptos, et Jean vont tous deux composer une *Vie de Pisenithios*, qui connut chacune le succès qu'on a dit. Un autre évêque de Coptos, mais dont la date est inconnue, Apa Théophilos, fut l'auteur d'un *Éloge d'Apa Patape* (ancien évêque de Coptos). Jean de Qift (Coptos) rédigea quant à lui un "calendrier" qui aurait servi à l'une des recensions du *Synaxaire copto-arabe*⁶². En fait, l'étude de ce dernier, menée par Dorese, a montré qu'il dépendait pour une part d'une recension élaborée dans la région de Coptos à partir de biographies longues similaires à celles d'Apa Moïse ou de Jean pour Pisenithios et concernant des personnalités de la région⁶³. Dorese a ainsi pu dégager l'existence d'un foyer littéraire propre dépendant d'une famille monastique précise tournant autour de Pisenithios. Ce foyer se localiserait dans le monastère auquel l'évêque de Coptos est resté toute sa vie attaché : le monastère de Tsenti ou Deir el-Gizâz. C'est là qu'on aurait élaboré dès le VIII^e siècle une chronique des saints locaux, intégrée partiellement dans une version du *Synaxaire*. Autrement dit, la tradition hagiographique copte a été profondément marquée par cette "école copte" initiée par Pisenithios. C'est peut-être là le plus grand tribut légué par la Coptos de l'Antiquité tardive.



1. Schwartz, 1966, p. 1481-1488 (et principalement p. 1481-1482).
2. Parmi l'abondante bibliographie, cf. Demicheli, 1976 ; Updegraff et Török, 1988, p. 44-106.
3. Schwartz, 1953, p. 63-81 (notamment p. 66).
4. Eusebe, 1911, p. 227 ; Jérôme, 1913, p. 226a.
5. Pour la première hypothèse, cf. Schwartz, 1975, p. 126 ; pour la seconde, cf. Bowman, 1984, p. 33-36.
6. La chronologie de Barnes, 1976, p. 174-193 (pour l'Égypte : p. 180-182), qui place ces événements à la fin 293 ou au début 294 et identifie l'empereur comme étant Galère, semble avoir trouvé récemment quelques partisans.
7. Sur la chronologie de cet épisode, cf. en dernier lieu Thomas, 1976, p. 253-279.
8. P. Mich., III, 220. Cf. l'analyse de ce texte par Thomas, 1976, p. 266-267.
9. Reinach, 1912, p. 59.
10. P. Panop. Beatty, 2, lignes 162, 187 et 193.
11. Cf. Cuvigny, "Le fonctionnement du réseau" dans Cuvigny, Brun, Bülow-Jacobsen, Fournet, et Reddé, à paraître.
12. Voir tout particulièrement Bowman, 1978, p. 25-38.
13. P. Panop. Beatty, 2, lignes 162, 187 et 193.
14. *Stud. Ial.*, XX, 84, verso, col. I, ligne 13.
15. Reinach, 1912, p. 55.
16. Cf. Bowman, 1978, p. 32-33.
17. P. Panop. Beatty, 2, lignes 162, 187 et 193.
18. Bernard, 1984, n° 91.
19. Gascou et Worp, 1990, p. 217-244 : n° 16, 20, 21 et 25 (¶) (= *Sammelbuch* XX 14559, 14563, 14564, 14568).
20. P. Édouf, IX, 9 (= *Sammelbuch* VI 9613) ; Rémondon, 1961, p. 41-93 et en particulier p. 66 et 68.
21. Cf. J.-P. Brun dans Cuvigny, Brun, Bülow-Jacobsen, Fournet et Reddé, à paraître.
22. Bernard, 1972, n° 57 (acte d'adoration du wadi Hammamât).
23. Cité par Phoïus, *Bibliothèque*, codex 182, 62a, p. 80, éd. Henry, Collection des universités de France.
24. *Martyrium Arethae et sociorum* dans les *Acta Sanctorum*, Oct., X, p. 747.
25. *Acta Sanctorum*, Oct., X, p. 743.
26. Balanite et batrachite : *Histoire naturelle*, XXXVII 10 (55), § 149 ; *cytilis* (géode ?) : *ibid.* XXXVII 10 (56), § 154. Pour les émeraudes, *circa Copton* (*ibid.* XXXVII 4 [17], § 67) est précisé en XXXVII 4 [18], 6 69 : *ab Copto dierum itinere* (...) XXV, « à 25 jours de route de Coptos » (il s'agit du fameux Mont des Émeraudes entre la route Coptos-Bérénice et la côte).
27. *Epitome medicae libri septem*, VII 25, 18, ligne 20. Cf. aussi le Pseudo-Galien, *De succedaneis liber*, éd. Kuehn, t. IX, p. 743, ligne 16. Le *stimi* correspond à l'égyptien *msdmt* que l'on croit retrouver dans le toponyme Tamostumeôs d'une inscription du wadi Hammamât (Bernard, 1972, n° 105). Cf. Thissen, 1979, p. 88. Le *msdmt* est donné comme production de la Montagne de Coptos par la *Liste des régions minières* du temple de Louqsoz (cf. Gauthier, 1929, s.v. *zou n Qbft*).
28. Meyer, 1995, p. 192-224.
29. *Ibid.*, p. 196-198.
30. Georges de Chypre, 772, et Schiller, 1932, n° 5, ligne 159.
31. Bernard, 1984, n° 74 et 86, sur lesquels on consultera Boyaval, 1994, p. 147-151, corrigé à juste titre par Bagnall, 1996, p. 145-152.
32. *Patrologia Orientalis*, III, p. 462-464 = *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 48, p. 337 (= 78, p. 236-237).
33. Revillout, 1900, p. 157, n° 21.
34. Alidrisî, 1970-1984, fasc. 2, p. 128. Je remercie Jean-Michel Mouton d'avoir consulté pour moi le texte arabe.
35. Garcin, 1976, p. 7, note 4.
36. *Patrologia Orientalis*, III, p. 499-500.
37. Respectivement, Revillout, 1902, p. 44 (n° 62) ; 1900, p. 169 (n° 33) ; p. 156 (n° 21).
38. Athénée de Naucratis, *Les Deipnosophistes*, I 60 f (trad. A.M. Desrousseaux, CUF). Les raisins de Qûs, à quelques kilomètres au sud de Coptos, sont encore vantés par Udfuwî (XIV^e siècle) : ils peuvent être énormes sans perdre de leur saveur et de leur sucre (cité par Garcin, 1976, p. 8).
39. Wilcken, 1899, II, n° 1080-1090. Pour la définition du *kasson*, cf. Hétychiuss, s.v. *kavsson*.
40. Athénée de Naucratis, *Les Deipnosophistes*, XI, 11 (éd. Karbel, Teubner).
41. Jean Lydus, *De mensibus*, IV 5 : *Kopta* ; (corriger en *Koptika*) apo Koptou.
42. Wilken, 1999, II, n° 1485, I 6 et 7.
43. P. Got, 7. Pour la datation, cf. P. Panop. Beatty, p. XXXII-XXXIII. Quant à la provenance du papyrus, cf. *ibid.* et Zucker, 1929, p. 96.
44. *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, 42, p. 92 = 96, p. 52.
45. Worp, 1994, p. 301 (avec bibliographie).
46. Revillout, 1900, p. 154-155 (n° 19).
47. *Patrologia Orientalis*, III, p. 500, corrigé par Garcin, 1976, p. 31-32. Voir aussi ce dernier, p. 32, pour la date de cet épisode, très certainement antérieure à la conquête arabe.
48. Les données sont rassemblées par Timm, 1991, p. 2148-2150, auquel on ajoutera quelques conjectures de Crum, 1926, I, p. 112-117.
49. *Coptic Encyclopedia*, 1991, t. VII, s.v. *Qlft*, p. 2039-2040. Voir les rapports des fouilleurs eux-mêmes : Petrie, 1896, p. 25-26 (pl. XXVI) ; Reinach, 1910, p. 25-27 (pl. V) ; Weill, 1911, p. 131-134.
50. Éloges biographiques préservés par trois manuscrits en copte saïdique des VII^e, IX^e et XI^e siècles (Budge, 1913, p. 82-127), un en copte bohérique du X^e siècle (Amelineau, 1887, p. 73-163) et par trois versions arabes, dont la plus longue est éditée par de Lacy O'Leary, dans la *Patrologia Orientalis*, XXII, p. 313-488. Cf. en dernier lieu, Sayed, 1984.
51. Revillout, 1900, p. 133-177 ; 1902, p. 34-47 ; 1914, p. 22-32 (édition très imparfaite, qui mériterait d'être refaite et complétée) ; Crum, 1902, n° 25, 286 ; Crum, 1921, n° 174-176, 179 ; Soittas, 1922, p. 494-502 ; Crum, 1926, II, n° 117, 152, 153, 254, 330, 410, 425, 440, 469, 484, 494 (cf. I, p. 223-231) ; Drescher, 1944, p. 91-96. Il faut y ajouter, quoique provenant du Deir el-Gizâz, un ostrakon publié par di Bitonto-Kasser, 1989, p. 173-177 (lettre envoyée par Pisenhios).
52. Doresse, 1989, p. 153-163. Cf. aussi di Bitonto-Kasser, 1989, p. 165-177.
53. Amelineau, 1887, p. 133-134. Cf. aussi sa *Vie arabe*, où l'on apprend qu'au début de son épiscopat, « il était encore solitaire dans la montagne » (*Patrologia Orientalis*, XXII, p. 401).
54. Crum, 1926, p. 228 et II, p. 196, n° 22. Voir *Patrologia Orientalis*, XXII, p. 407, où Pisenhios est appelé Grand prophète.
55. Périer, 1914, p. 79-92, 302-323, 445-446.
56. *Patrologia Orientalis*, XVII, p. 650.
57. Par exemple Amelineau, 1887, p. 77-83, 102-108, 118-121.
58. Crum, 1915-1917, p. 38-67. Cf. aussi un fragment d'homélie conservé par un manuscrit copte édité par Layton, 1987, n° 167.
59. Revillout, 1900, p. 158-159 et 1914, p. 28-30 ; Soittas, 1922, p. 494-502.
60. Amelineau, 1887, p. 157.
61. Cf. Ballet et Mahmoud, 1987, p. 62, n. 1.
62. *Patrologia Orientalis*, III, p. 302.
63. Doresse, 1989, p. 153-163.